Un pont sur la Manche

Vers une anthropologie situationnelle

A Bridge over the Channel. Towards a Situational Anthropology

Michel Agier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21581>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.21581

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 921-923

ISBN : 978-2-7132-2687-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michel Agier, « Un pont sur la Manche », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 228 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21581> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.21581

Un pont sur la Manche

Vers une anthropologie situationnelle

When lecturing at the Sorbonne I was introduced as leader of l'École de Manchester by Professor Georges Balandier, who also wrote in an article on « Structures sociales traditionnelles et changements économiques » in *Cahiers d'Études Africaines* (1960 : 2), when discussing the importance of a dynamic approach to the problems of changing Africa : « C'est un point de vue qu'ont également choisi les anthropologues anglais de l'École de Manchester » (Gluckman 2006 : 181).

Dans cet article¹, je vais m'intéresser à la place de Georges Balandier dans la formation de l'approche situationnelle en anthropologie. Question à deux faces, qui doit nous conduire aussi bien à prendre en compte la reprise récente, en France, de la problématique politique introduite par Balandier (1951) avec le concept de « situation coloniale »² dans les années 1950, qu'à nous interroger sur l'épistémologie de l'enquête situationnelle en anthropologie, en particulier dans les contextes de « contacts culturels » urbains et politiques où elle a d'abord été pratiquée. Ces deux questions ont rapproché les études africaines françaises et britanniques dans les années 1950 et 1960, sans aller jusqu'à des collaborations et coopérations qu'auraient permis des séminaires, colloques, publications voire terrains transnationaux dont nous sommes plus coutumiers aujourd'hui³. Restent des convergences et un goût commun pour la complexité des terrains eux-mêmes. Les rapprocher peut nous aider à concevoir l'évolution

-
1. Ce texte est la version révisée d'une communication présentée aux Journées d'études « Georges Balandier et la reconfiguration des sciences sociales », organisées par le Centre d'études africaines, les Presses universitaires de France et le Musée du Quai Branly, les 2-3 février 2012 au Musée du Quai Branly, Paris.
 2. Voir également M.-C. SMOUTS (2007).
 3. Cette discussion sur les liens entre l'anthropologie française et britannique à l'époque coloniale n'est pas nouvelle en France, elle a été notamment abordée par B. DE L'ESTOILE (1997) et J. COPANS (2001).

du métier d'anthropologue et de son engagement, aussi bien théorique que politique, dans les mondes dont il est contemporain.

Convergences

Les liens de Balandier avec ce courant particulier de l'anthropologie britannique qu'on a appelé « l'École de Manchester », peu explicités à ce jour, doivent être précisés. Pour commencer, il me semble important de partir des terrains et de leur grande proximité, tant du point de vue des contextes que des objets de recherche. D'un côté, ceux de Georges Balandier puis ceux d'autres chercheurs des établissements scientifiques ou académiques français, qu'il a largement contribué à former et à inclure dans le tissu de la recherche africaniste au long des années 1950 et 1960. D'un autre côté, autour de l'anthropologue sud-africain Max Gluckman, ceux des chercheurs du Rhodes Livingstone Institute (RLI)⁴ de Lusaka en Rhodésie du Nord (actuelle Zambie) à la même période (1940-1960 dans leur cas)⁵. Mines et industries, villes avec leurs quartiers blancs et noirs, mises en scène du pouvoir colonial, résistances et collaborations politiques, nouveaux rituels et mouvements religieux : c'est à partir de la convergence des terrains que l'on peut s'interroger sur les convergences des positionnements autant politiques que théoriques.

La première de ces convergences, en amont de la question de méthode, concerne l'engagement des anthropologues dans le monde social et le contexte politique où se situent les relations et les pratiques (politiques, sociales, culturelles) qu'ils étudient. Je parle ici d'engagement non au sens étroit du militantisme politique⁶, mais plus globalement au sens de l'engagement dans la cité, au sens du « concernement », du fait d'être *concerned*⁷, inquiet, et de vouloir faire une science sociale qui réponde à cette inquiétude, éventuellement en débouchant sur des effets pratiques ou politiques. C'est ce qui explique l'intérêt de Balandier, dans la période qui précède et suit les Indépendances africaines, pour les questions de « développement », « sous-développement »,

4. Historiquement et intellectuellement considéré comme étant à l'origine de « l'École de Manchester ».

5. Période plus large encore si l'on considère comme marqueurs temporels les enquêtes de Max Gluckman à la fin des années 1930 comme début, et comme fin la publication en 1972 des enquêtes de terrain sur les relations de travail dans les mines et l'industrie de B. Kapferer et M. Burawoy, qui furent les deux derniers acteurs de la recherche de terrain de l'École de Manchester en Zambie au RLI.

6. Même si celui-ci a été présent, avec en particulier l'engagement communiste et anti-*Apartheid* de Max Gluckman.

7. *To be concerned*, dit-on en langue anglaise, au sens de s'inquiéter, se préoccuper.

pour « les problèmes de l'exode rural », « du travail », ou « de l'organisation sociale », ou encore sa défense d'une « anthropologie appliquée aux problèmes des pays sous-développés ». De même, la « situation sociale » étudiée par Max Gluckman (1940)⁸ en décrivant l'inauguration d'un pont sur une route du Zouloulund en Afrique du Sud en 1938 par l'administrateur en charge des populations indigènes avec la participation active des autorités et populations locales, est une scène politique et une cérémonie produites par une communauté formée dans et par le contexte colonial. « L'existence d'une communauté unique du Zouloulund constituée de Noirs et de Blancs » (*ibid.* : 137) est le point de départ de son analyse. Non seulement les personnes européennes et zoulous interagissent, mais les rituels empruntent en même temps et en un même lieu à leurs différents registres cérémoniels qu'elles agencent d'une manière particulière dans cette situation. L'inauguration du pont est une « situation de coopération » commente encore Gluckman (*ibid.* : 154). Plus généralement, c'est parce que les rapports sociaux et politiques dans le contexte colonial forment « un seul système social » qu'il faut les étudier comme participant d'une totalité et non de totalités culturellement ou ethniquement différentes. C'est un système de collaboration autant que d'opposition, d'interdépendance autant que de conflit. C'est ce qui a amené M. Gluckman (autant que J. Clyde Mitchell [1956] une quinzaine d'années plus tard dans l'étude de la situation rituelle de la danse de Kalela) à prendre en compte la dimension raciale fortement présente dans les relations au sein de ces configurations coloniales politiques et urbaines où les dominants étaient blancs et les dominés noirs, plutôt que d'alimenter la vision coloniale de mondes ethniques séparés, absolument autres, qui allait quelques années plus tard justifier les lois de l'*Apartheid* (de L'Estoile 2008). On retrouve cette démarche dans l'impératif posé par Balandier en 1951 d'étudier la « situation coloniale » dans sa « totalité » et sa « complexité », au lieu de faire une ethnologie séparée des cultures ethniques comme si elles étaient en dehors du contexte commun. La situation coloniale agit « en tant que totalité » sur l'ensemble des productions sociales et notamment sur les dynamiques culturelles. Le « contact culturel » se fait à l'intérieur d'une situation particulière, la situation coloniale, et il « se fait par le moyen de groupements sociaux — et non entre cultures existant sous la forme de réalités indépendantes » (Balandier 1951 : 71). En outre, comme les auteurs du Rhodes Livingstone Institute, Balandier souligne l'importance de la base raciale des groupements dans la situation coloniale, les relations antagonistes qu'ils entretiennent et l'obligation où ils se trouvent de coexister

8. Voir l'article qui, par son objet, est souvent référé comme « The Bridge » : « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », de M. GLUCKMAN (1940), et la traduction et présentation de la première partie par Y. THOLONIAT & B. DE L'ESTOILE (2008).

dans ce cadre. Il se réfère à « l'importance des relations raciales, au fondement racial des groupements, à la coloration raciale prise par les faits économiques et politiques [...] dans le cadre de la situation coloniale » (*ibid.* : 73). Cette mise en évidence de l'émergence d'une forte dimension raciale dans le contexte des relations sociales et interpersonnelles de la colonie en Afrique est importante dans cette période de contestation intellectuelle et politique des pouvoirs coloniaux (Fanon 1952, 2011 : 45-257). Elle s'est prolongée dans la reprise du thème de la « situation (post-) coloniale ». Les auteurs qui s'en réclament font une place importante à la construction et perpétuation de la race comme forme majeure voire principielle de domination, en continuité avec l'esclavage, la colonie ou l'*Apartheid* (Mbembe 2013).

La seconde convergence entre Balandier et les chercheurs de l'École de Manchester se situe en aval de la détermination contextuelle des thèmes de recherche, elle consiste à devoir très largement imaginer une méthode d'observation, d'enquête et de description. Car celles-ci doivent se porter sur des phénomènes et des cadres marqués par la nouveauté, la rupture d'avec les cadres sociaux et les manières de faire « traditionnels », et traditionnellement observés par l'anthropologie à ce moment-là. L'habitat et le voisinage urbains, le travail et la coopération, les conflits entre colons européens et travailleurs africains, les groupements familiaux de taille réduite et l'importance des relations extra-familiales — relations de travail, de voisinage, de rue, etc., souvent dites « non structurées » ou « informelles » par les auteurs des années 1950-1960 — constituaient autant de défis imposés à la démarche anthropologique. Dès le commencement de la recherche, dès le moment où il faut « construire » des objets de recherche inédits et les observer le plus « totalement » possible⁹ dans des espaces *a priori* hétérogènes et aux frontières floues, l'imagination méthodologique est au travail. Mais de ce point de vue, dans les années 1950, l'apport de l'anthropologie britannique à la méthode de l'analyse situationnelle est bien plus important que celui de la France¹⁰. Cela passe par une réflexion collective à partir des enquêtes de terrain au RLI et des séminaires de Max Gluckman à Manchester. Comme le montre l'exergue en forme de jeu de miroirs et de clin d'œil que j'ai placé au début du présent article, il est intéressant de voir Max Gluckman se féliciter en 1962 de la reconnaissance internationale

9. G. Balandier se réfère au « phénomène social total » de M. Mauss pour justifier le concept de situation coloniale, situation qui serait à observer « dans sa totalité ». Je reviens plus loin sur ce point.

10. Plusieurs de ses chercheurs systématiseront cette réflexion plus tard, dont J. C. MITCHELL (1987) dans « The Situational Perspective ». Nombre de ces chercheurs et leurs écrits se retrouveront pour un retour réflexif sur l'analyse situationnelle dans EVENS & HANDELMAN (2006), *The Manchester School. Practice and Ethnographic Praxis in Anthropology*.

qu'incarnent pour lui les propos de Georges Balandier le recevant à la Sorbonne, et pointant la convergence des thèmes et la même « dynamic approach to the problems of changing Africa »¹¹. Pour le reste, il faudra attendre les réflexions de Gérard Althabe sur l'enquête comme « situation de communication » et de Jean Bazin sur l'épreuve théorique de la description¹², pour voir s'élaborer un point de vue sur la méthode et l'épistémologie situationnelles de l'anthropologie du contemporain¹³. Ce point de vue se formera à partir d'une ethnographie augmentée d'une intense réflexivité.

Une historiographie plus précise des savoirs et des relations scientifiques et personnelles au tournant des années 1960 permettrait sans doute d'approfondir cette enquête, de mieux voir et comprendre les prémices d'une anthropologie des situations dans cette période. Celle-ci est tiraillée entre, d'une part, le contexte politique des changements rapides sur les terrains africains, où l'on voit arriver et s'accomplir les Indépendances, et, d'autre part, le contexte théorique d'une montée en puissance du structuralisme, à tout le moins en France. On peut faire l'hypothèse que ce sont la tension, l'hétérogénéité, les conflits et la complexité des sociétés dans la période trouble de la colonie et bientôt de la décolonisation, qui ont en quelque sorte « forcé » l'anthropologie à une adaptation méthodologique et théorique par l'approche situationnelle (incluant l'attention aux contextes, aux processus, aux relations de pouvoir en train de se faire), s'éloignant du structuralisme sans pour autant le combattre

-
11. Comme l'explique M. KEMPNY (2006 : 181), cette mention à la reconnaissance par G. Balandier de l'École de Manchester se trouve dans un document de demande de financements rédigé par M. Gluckman pour ses recherches, lui-même mettant « École » entre guillemets et n'étant pas assuré de son existence — d'où cette référence à des reconnaissances extérieures. En outre, selon J. C. Mitchell (cité par KEMPNY *ibid.* : 180), si le label « École de Manchester » était plutôt d'origine externe, il y avait « à l'intérieur » une unité autour de la figure de Gluckman comme enseignant et autour des discussions de méthode sur l'ethnographie et les études de cas. Des séminaires fondés sur les terrains africains ont été tenus par Gluckman à Manchester, ce qui fit dire à ce dernier et en général aux commentateurs de cette époque que l'École de Manchester avait été « construite » par lui comme un « produit » du terrain d'Afrique centrale *via* le RLI — ce qui a insufflé dans l'École de Manchester toute une « culture du terrain » (SCHUMAKER 2001 : 252).
 12. Voir G. ALTHABE (1990), et J. BAZIN (1996). G. Althabe comme J. Bazin avaient mené leurs recherches doctorales sous la direction de G. Balandier, le premier à Madagascar et le second au Mali.
 13. « En réalité, la société n'est pas une chose que je peux observer. Si éloignée ou petite soit-elle, le point de vue de Sirius ne m'est pas davantage accessible. Je n'observe jamais que des *situations*. Observer une situation (à la différence d'observer une planète), c'est s'y trouver. Si je l'observe, j'en fais partie mais au titre d'étranger. Par intérêt savant, je fais donc en sorte de me trouver (quitte même à les provoquer) dans des situations qui présentent un degré d'étrangeté relatif, mais suffisant pour que, ne sachant pas ce qu'ils font, j'entreprenne de l'apprendre » (BAZIN 1996 : 409).

sur le terrain théorique. De cela, je me suis limité à donner quelques marques et pistes de réflexion, pour avancer maintenant sur la question de la production des savoirs anthropologiques dans l'approche situationnelle et de sa place dans une anthropologie du contemporain.

Complexité

L'anthropologie du contemporain se donne pour objet de comprendre les dynamiques de ce qui est en train d'exister, en train de se passer et d'advenir dans le monde qui m'entoure et auquel j'appartiens. La question qu'appelle d'emblée cette démarche, qui est en son centre, c'est celle du changement. Comment se transforment les sociétés ? Plus précisément, comme arrivent les transformations ? Par quel agir et par l'action de quel « sujet » ? Et enfin, comment les saisir dans le regard et les mots de l'anthropologie ? La réflexion qui se déploie à partir de ces questions ouvre toutes grandes les portes de l'anthropologie « dynamique », « dynamiste », « processuelle », pour reprendre certains des termes familiers aux lecteurs de Balandier (1971, 1988). C'est aussi dans ces termes-là, ceux de la découverte anthropologique du « bouillonnant », du « contradictoire », de la « crise », du « désordre » ou du « conflit », que ses collègues africanistes et anciens étudiants (Collectif 1986) lui rendirent hommage dans les années 1980.

Réfléchir donc à une anthropologie des situations, c'est bâtir un langage, tout un vocabulaire réflexif de la description/compréhension de ce qui est en train de se passer, comme Jean Bazin (2008) l'a bien expliqué dans toute son œuvre épistémologique, et comme Gérard Althabe l'a mis en œuvre en « inventant » littéralement un langage à la fois descriptif et analytique¹⁴ : imaginaire, édification symbolique, théâtre idéologique, mode ou situation de communication, médiateur, acteur idéologique, pôle négatif, procès réciproque, etc., sont autant de moyens conceptuels lui permettant de placer les personnes, les pratiques et les paroles issues de l'enquête dans un dispositif de sens « en situation » reconstitué par l'écriture de la description. Je ne développerai pas ici l'analyse de la contribution de ces deux auteurs, je veux juste souligner qu'ils ont, en quelque sorte, poursuivi la voie ouverte par Balandier — et par l'École de Manchester une trentaine d'années plus tôt — vers une ethnographie réflexive de la situation observée.

On trouve déjà dans la démarche ou la « sensibilité » situationnelle introduite par Balandier un *corpus* de notions descriptives formant une cohérence :

14. Sur le langage descriptif de G. Althabe, voir B. TRAIMOND (2012). Sur la scène de communication formée par l'enquête, voir F. FAVA (2015).

« contradictions », « forces sociales contraires », « conflits », « processus », « crises », « malentendus », qui désignent des relations par lesquelles arrive ou peut arriver une transformation. À l'inverse, un langage ou une sensibilité structuro-fonctionnaliste chercheraient à décrire des « ordres », sociaux ou symboliques avec les institutions qui leur correspondent et leur « permanence ». L'analyse dite « systémique » a, plus récemment, prolongé cet empire d'une pensée sans sujet : elle est toujours une pensée *a posteriori*, surplombante, qui va nous dire : « il ne pouvait pas en être autrement », « tout est dans tout », etc. L'analyse situationnelle, elle, traite et décrit ce qui est en train de se faire et d'arriver. Elle tire logiquement vers le pragmatisme, l'analyse des logiques, des rapports de forces et des stratégies en direct et en coprésence, et vers la reconnaissance, comme dans l'histoire contrefactuelle, qu'il aurait toujours pu en être autrement...

Il s'agit donc de rendre leur complexité à la situation et à la réflexion qui accompagne sa description. Pour cela, je listerai trois des caractères qui m'ont semblé les plus importants dans la définition que Balandier a donné de la « situation coloniale », et qui peuvent aider à fonder l'anthropologie situationnelle en général.

Le premier caractère du concept de « situation coloniale » est l'idée de « totalité », rappelée par l'auteur à différentes reprises. Plutôt qu'un intérêt pour le « phénomène social total » de Mauss, comme il le dit en conclusion de son article, j'y vois plutôt la reconnaissance d'un primat de l'empirique, et plus encore de la profusion du réel, de l'empirique dans sa totalité : je m'intéresse à *tout* ce qui est là, présent sous mes yeux, à ce que je vois et non pas à ce que je suppose être un arrière-fond caché, une culture propre dont un nom d'identité me donnerait le signe, et que je devrais révéler à partir d'une partie seulement de la réalité. Au contraire, il s'agit de faire une anthropologie de l'« actuel » (autre terme récurrent des écrits de Balandier), c'est-à-dire de ce qui se passe aujourd'hui dans un moment d'une histoire, et de l'acte lui-même effectivement en train de s'accomplir. Alors « total » peut être mieux qualifié par l'idée de saisie complète ou celle de complexité, que l'on trouve aussi dans l'article sur la situation coloniale. D'où l'appel de Balandier à la pluridisciplinarité, comme un effet de cette complexité. On peut le rapprocher de la nécessaire pluri- ou transdisciplinarité de l'anthropologie aujourd'hui — une anthropologie peut être transdisciplinaire si elle reste fondée sur l'ethnographie. Les approches des historiens, des économistes, des géographes, des politistes et aussi bien des gestionnaires de la colonie ou des écrivains anticolonialistes, contribuent à former le « tout » de la situation coloniale telle que Balandier la définit. Il y inclut le point de vue psychologique tout en voulant le dépasser. C'est de là cependant qu'il tire le terme lui-même de « situation coloniale ».

Le deuxième caractère de la situation coloniale que je crois important de mettre en évidence aujourd'hui est celui de « relation » : la situation est une configuration à un moment et dans un lieu donnés, qui « résulte des rapports entre société coloniale et société colonisée » ; elle éloigne donc l'enquêteur des risques d'une observation trop unilatérale. Ce point est important pour Balandier et c'est un clivage essentiel de l'époque (qui reste clivant aujourd'hui mais d'une manière plus diffuse), car il veut rompre avec les élaborations ethnistes qui isolent analytiquement les sujets culturels du contexte social et politique dans lequel ils vivent. Cette posture est renforcée par le fait même que la notion de « situation coloniale » est empruntée à l'analyse psychologique d'Otávio Mannoni (1950), qui la définit comme une relation faite d'incompréhensions et de malentendus entre le « colonial » et le « colonisé ». C'est cette relation qu'il convient de décrire. Pour Balandier, la prise en compte des différents facteurs, économiques et surtout politiques, du système administratif colonial et de son emprise en matière de « contrôle politique s'exerçant directement ou indirectement, agissant avec force et acceptant le moins d'être contesté », cette prise en compte permet de comprendre que la situation coloniale est marquée à son échelle par les rapports de domination et de soumission existants entre société coloniale et société colonisée. Sur le plan culturel, les contacts entre cultures ou la fameuse « interpénétration des civilisations » doivent être abordés dans ce cadre de domination et d'inégalité qu'est la situation coloniale. Comme on l'a vu plus haut, c'est cette attention aux relations elles-mêmes, telles qu'on les voit en situation, qui amène Balandier (1951 : 74) à déplacer la focale d'une manière innovante et très actuelle vers les relations raciales, tout en notant : « Les anthropologues coloniaux [il pense là principalement à Malinovski] ne se sont pas intéressés à cette question [...] [parce qu'ils étaient plus intéressés] par les cultures que par les sociétés. » Ainsi, à l'intérêt des ethnologues pour l'*ethnos* comme « cœur » de l'identité et vérité première, Balandier oppose l'attention aux relations au sein de la situation coloniale elle-même.

Le troisième caractère enfin que je crois important de relever dans le concept de situation coloniale est plus qu'un terme, c'est une idée, le fait d'être un révélateur quasi expérimental des émergences, de ce qui fait irruption et de ce qui fait changement. Là où l'explorateur touche à l'essentiel ne se trouve pas dans les peuplades les plus reculées et sans contact, mais dans la violence de la situation coloniale, explique Balandier (*ibid.* : 50), où les sociétés colonisées vont « toucher le roc » et où elles vont trouver des conduites d'adaptation, de refus, des points de résistance. C'est dans la situation coloniale que se dit et que se révèle le changement. Balandier est ainsi amené à s'intéresser à « l'état de crise » de la plupart des sociétés colonisées saisies dans la situation

coloniale. Cet état de crise est une expérimentation qui a « un intérêt théorique certain (si l'on considère la situation coloniale comme un fait relevant de l'observation scientifique, indépendamment des jugements moraux qu'elle provoque) » (*ibid.*). La situation devient alors « l'événement », en tant que manifestation exacerbée d'une crise. Pour Bruce Kapferer (2015), l'un des derniers acteurs de l'École de Manchester, la dimension « critique » de ce qui existe révèle de nouvelles potentialités de changements à l'œuvre¹⁵. La situation en tant qu'événement (et, en particulier, le conflit ou la contestation) est donc tout le contraire de l'illustration d'un raisonnement déjà fait : c'est *un moment où le terrain et la théorie se superposent parfaitement*.

Si l'on se replace encore dans le contexte théorique des années de recherche autour de la « situation coloniale », 1950-1960, Georges Balandier, tout comme son proche collègue Roger Bastide sur les terrains latino-américains, donnent l'impression (le second surtout) d'avoir travaillé et pensé dans les « creux » du structuralisme montant de l'époque : ils sont « contre », certes, mais aussi « tout contre ». Ils tentent de s'en démarquer par des outils analytiques qui feront date et qu'on trouve dans l'environnement intellectuel de l'époque, tels ceux de « bricolage » pour Bastide, repris de l'analyse structurale¹⁶, ou de « situation » pour Balandier. Comme on l'a vu, ce concept-ci lui vient de la psychologie, ce qui signale un intérêt transdisciplinaire pour la question de la subjectivité et du sujet de l'action. Situation et sujet se retrouvent non seulement chez les anthropologues de l'Afrique centrale, mais aussi dans la philosophie existentielle, dans l'art, l'urbanisme et l'architecture, la littérature, voire la politique des années 1950-1960. Peut-être Balandier aurait-il pu, à ce moment-là, regarder davantage du côté de Lusaka en Afrique centrale, et de Manchester de l'autre côté de la Manche, pour établir des ponts, constater des convergences, et consolider un fondement épistémologique pour sa démarche, l'émanciper plus encore de la pesanteur de « l'ordre » structuro-fonctionnaliste environnant.

La « culture du terrain » dans laquelle a mûri l'École africaniste de Manchester (Schumaker 2001 : 227) est une bonne manière de poursuivre la

15. Ce changement à l'œuvre prend l'aspect d'une « révolution » provoquée par l'industrialisation et l'urbanisation de la région du Copperbelt dans les années où se déroulent les recherches du RLI. C'est ce que met en évidence J. Ferguson qui reviendra dans les années 1990 sur ce même terrain du Copperbelt et sur le désir de modernité dont il a été le lieu ; il fera, quant à lui, une « ethnographie du déclin » (FERGUSON 1999).

16. Lévi-Strauss a, le premier, évoqué le bricolage pour introduire à la logique symbolique formelle de la « pensée sauvage », sans préalable et s'arrangeant, sans projet, avec les moyens du bord. Bastide la reprend pour en faire une « sociologie du bricolage », « en train de se faire », qui prend pour objet les « interpénétrations », « acculturations » et « coupures » entre les cultures.

réflexion. Lorsque se superposent terrain et théorie, situation et analyse, une certaine idée de « l'actuel », — c'est-à-dire de ce qui est à la fois présent et en acte — prend forme. Cette démarche s'est approfondie dans le rapprochement des temporalités de l'enquête et de l'écriture, dans la prise en compte de la coprésence et de la contemporanéité entre l'observateur et l'observé, entre le temps de l'observation, celui de la description et celui de l'analyse — ce qu'ont développé dans des termes convergents Johannes Fabian (1983) et Marc Augé (1994)¹⁷. En servant de cadre à l'acte théorique de la description autant qu'à la meilleure adéquation possible entre l'observation et la description, la « situation » ne fait pas seulement référence à la relation ethnographique. Elle relie. Elle est présente dans ce qu'on écrit, dans ce qu'on décrit, et nous ramène sans cesse et d'une manière centrale à l'empirique. Elle nous rappelle qu'il n'y a pas d'anthropologie sans ethnographie et, au-delà, elle fonde la possibilité même de la démarche inductive de l'anthropologie.

Laboratoire d'Anthropologie Urbanités et Mondialisation (IIAC-LAUM), EHESS, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- AGIER M., 2013, « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre encore, le monde qui nous entoure », *Socio*, 1, Éditions de la MSH : 77-93.
- ALTHABE G., 1990, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain. Carnets du Patrimoine ethnologique*, 14 : 126-131.
- AUGÉ M., 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion.
- BALANDIER G., 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79.
- 1960, « Structures sociales traditionnelles et changements économiques », *Cahiers d'Études africaines*, I (1) : 1-14.
- 1971, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, PUF.
- 1988, *Le désordre : éloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- BAZIN J., 1996, « Interpréter ou décrire. Notes critiques sur la connaissance anthropologique », in J. REVEL & N. WACHTEL (dir.), *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Cerf-EHESS : 401-420.
17. Pour une analyse plus détaillée de cette démarche, voir M. AGIER (2013) « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre encore, le monde qui nous entoure ».

- 2008, *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis.
- COLLECTIF, 1986, *Afriques plurielles, Afriques actuelles. Hommage à Georges Balandier*, Paris, Karthala.
- COPANS J., 2001, « La “situation coloniale” de Georges Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique et historique ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, CX : 31-52.
- EVENS T. M. S. & HANDELMAN D., 2006, *The Manchester School. Practice and Ethnographic Praxis in Anthropology*, New York-Oxford, Berghahn Books.
- FABIAN J., 1983, *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press (trad. française : *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Toulouse, Anacharsis, 2006).
- FANON F., 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil.
- 2011, *Œuvres*, Paris, La Découverte.
- FAVA F., 2015, *Qui suis-je pour mes interlocuteurs ? L'anthropologue, le terrain et les liens émergents*, Paris, L'Harmattan.
- FERGUSON J., 1999, *Expectations of Modernity. Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian Copperbelt*, Berkeley, University of California Press.
- GLUCKMAN M., 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies*, 14 : 1-29, 147-174.
- s.d. [1962], « The History of the Manchester “School” of Social Anthropology and Sociology », unpublished manuscript.
- KAPFERER B., 2015, « Introduction », in L. MEINERT & B. KAPFERER (eds.), *In the Event. Toward an Anthropology of the Generic Moment*, New York-Oxford, Berghahn Books : 1-28.
- KEMPNY M., 2006, « History of the Manchester “School” and the Extended-Case Method », in T. M. S. EVENS & D. HANDELMAN (eds.), *The Manchester School. Practice and Ethnographic Praxis in Anthropology*, New York-Oxford, Berghahn Books : 180-201.
- DE L'ESTOILE B., 1997, « Un échange impossible ? Anthropologie sociale britannique et ethnologie française dans l'entre-deux-guerres : “le cas du culture contact” », *La lettre de la Maison française d'Oxford*, 7, Trinity Term : 21-40.
- 2008, « “Le Pont” ou l'ethnographie des interdépendances comme critique de la ségrégation coloniale », présentation de M. Gluckman, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », traduction de Y. Tholoniati, *Genèses*, III, 72 : 119-124.
- MANNONI O., 1950, *Psychologie de la colonisation*, Paris, Éditions du Seuil.

MBEMBE A., 2013, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.

MITCHELL J. C., 1956, *The Kalela Dance, Aspects of Social Relationships among Urban Africans in Northern Rhodesia*, Manchester, Manchester University Press (trad. française et présentation de M. Agier & S. Nahrath, *Enquête*, 4, 1997 : 213-243).

— 1987, « The Situational Perspective », in J. C. MITCHELL, *Cities, Society, and Social Perception. A Central African Perspective*, Oxford, Clarendon Press : 1-33.

SCHUMAKER L., 2001, *Africanizing Anthropology. Fieldwork, Networks, and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa*, Bloomington, Duke University Press.

SMOUTS M.-C. (DIR.), 2007, *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, préface de Georges Balandier, Paris, presses de Sciences Po.

THOLONIAT Y. & DE L'ESTOILE B., 2008, « Max Gluckman (1940), Analyse d'une situation sociale dans le Zouloulou moderne », *Genèses*, III, 72 : 119-155.

TRAIMOND B., 2012, *Penser la servitude volontaire. Un anthropologue de notre présent*, Gérard Althabe, Lormont, Le bord de l'eau.

RÉSUMÉ

Cet article étudie la place de Georges Balandier dans la formation de l'approche situationnelle en anthropologie, à partir de la problématique politique introduite avec le concept de « situation coloniale » dans les années 1950 et du point de vue épistémologique, pour l'enquête sur les contextes de « contacts culturels » urbains et politiques en Afrique. Ces deux questions ont rapproché les études africaines françaises et britanniques dans les années 1950 et 1960.

Mots-clés : Balandier, Gluckman, complexité, crise, engagement, épistémologie, relation, situation coloniale, terrain, totalité.

ABSTRACT

A Bridge over the Channel. Towards a Situational Anthropology. — In this article, I investigate the role of Georges Balandier in shaping a situational approach in anthropology, from the standpoint of political anthropology introduced with his concept of "colonial situation" in the 1950s, and from the epistemological point of view, in terms of investigating urban and political "cultural contacts" contexts in Africa. Both questions brought French and British African Studies closer to one another in the 1950s and 1960s.

Keywords : Balandier, Gluckman, colonial situation, complexity, fieldwork, crisis, engagement, epistemology, relation, totality.